

**GABRIEL
KATZ**

**LA NUIT
DES
CANNIBALES**



Pygmalion 



*Et si se réveiller
dans le corps d'un autre
n'était que le début
du cauchemar?*

LA NUIT DES CANNIBALES

« Le réveil, déjà... Il est sept heures. Bizarre, j'aurais juré l'avoir réglé sur huit. Sous ma main, la table de nuit est plus basse que d'habitude. La radio gueule un truc qui ressemble à Madonna, ou Lady Gaga bref, ce n'est pas France Info. Je me lève dans le noir et me demande d'où vient cette infâme odeur de pieds. Je n'ai jamais senti des pieds de ma vie, et même si j'ai assez bu pour me réveiller dans un lit qui n'est pas le mien, ça n'a jamais fait puer personne. L'interrupteur, enfin, me tombe sous les doigts. J'allume. Je regarde mon bras... qui n'est pas mon bras. Mon nez me paraît pointu, mes pommettes aussi. Putain, je ne suis pas moi. »

Lorsque Maxime de Retz, homme d'affaires de 43 ans, se réveille dans le corps d'un ado, la situation est pour le moins embarrassante. Mais, quand on essaie de l'assassiner, là, tout part carrément en vrille.

Écrivain et scénariste, **GABRIEL KATZ** a écrit dans l'ombre plus de trente livres signés par des noms connus du grand public. Il est également l'auteur de *La Maitresse de guerre*, des séries *Le Puits des mémoires*, *Aeternia* et *La Part des ombres* ainsi que de *N'oublie pas mon petit soulier*.

La Nuit des Cannibales

DU MÊME AUTEUR

La Part des ombres, tome 1, Scrinéo, 2016.

N'oublie pas mon petit soulier, Éditions du Masque, 2015.

Aeternia

1. *La Marche du prophète*, Scrinéo, 2015 ; Pocket, 2016.

2. *L'Envers du monde*, Scrinéo, 2015 ; Pocket, 2016.

La Maîtresse de guerre, Scrinéo, 2014 ; Pocket, 2016.

Le Puits des mémoires

1. *La Traque*, Scrinéo, 2012 ; Pocket, 2015.

2. *Le Fils de la Lune*, Scrinéo, 2012 ; Pocket, 2015.

3. *Les Terres de cristal*, Scrinéo, 2013 ; Pocket, 2015.

Gabriel Katz

La Nuit des Cannibales

Pygmalion 

© Pygmalion, département de Flammarion, 2017.
ISBN : 978-2-7564-2119-3

*À Zénaïde, la plus longue
dédicace du monde*

Chapitre 1

J'ai toujours détesté les soirées. Même avec DJ machin aux platines, les people qui se font coucou en dansant sur les tables, et du champagne comme s'il en pleuvait. Je me suis ennuyé comme d'habitude, j'ai fait des bises à la ronde, comme d'habitude – ça va, toi ? – et si je me souviens bien, j'ai fini dans un coin du coin VIP, à boire des shots en faisant clic clic avec la bague de ma montre. Ça sert à quelque chose, il paraît, pour la plongée ou quelque chose comme ça. Je suis rentré vers 2 ou 3 heures, je ne sais plus... Si j'avais su que cette soirée serait la dernière, je me serais peut-être moins ennuyé.

Je m'appelle Max. Maxime de Retz, pour les intimes, avec une particule qui m'a valu une bonne moitié de mon chiffre d'affaires – les clients adorent, surtout les étrangers. À ceux qui me demandent si je descends de Gilles de Rais, parce que ça s'écrit pareil, je réponds que oui, même si en fait non. Pendant des années, ça a été mon arme de drague. Le grand frisson pour pas cher : oui, madame, mon ancêtre était un compagnon de Jeanne d'Arc, et oui madame, on l'a brûlé pour sorcellerie. La vérité, c'est que ma mère a hérité ce nom d'un premier mariage, avant que j'en hérite à mon

tour, moyennant une petite procédure et un bon avocat. Mon vrai nom, c'est Maxime Corbier, c'est moins bien pour draguer, moins bon pour les affaires, et puis c'est le nom de mon père, que j'ai vu trois fois dans ma vie.

Ma boîte s'appelle Air Models, et c'est à cause d'elle que je vais en boîte. Pour rencontrer des gens qui me présentent des gens, et à qui en retour je présente des gens. Air Models ne vend pas d'air – encore que – mais des modèles, hommes, femmes, et même enfants depuis l'année dernière, même si ça, c'était une connerie. Un gamin en shooting, c'est infernal, sans compter les autorisations de la DASS, les horaires légaux, la mère qui insiste pour venir sur le plateau – t'inquiète pas, mon roudoudou, maman est là, elle te regarde !

Bref, j'ai une agence de mannequins, qui marche assez bien pour m'avoir payé ma classe E, mon appart, et ma Rolex – d'occase, mais deux mille euros quand même. Je m'habille en noir, parce que dans mon milieu, c'est ça ou s'habiller créateur, or je me contrefous des fringues. Je me suis fait pousser une petite barbe, c'est la mode, et puis ça va bien avec mon style. Je me suis offert la dernière télé 3D, que je n'ai jamais regardée en 3D, parce qu'il n'y a pas beaucoup de films en 3D, mais quand il y en aura, j'aurai déjà la télé. J'ai un iPhone, un iPad, un iPod, trois crédits dont un sur vingt ans, et une pension alimentaire qui me rappelle tous les mois qu'il n'y a rien de plus con que le mariage.

En gros, je me démerde très honorablement pour mes quarante-trois ans.

Et ce soir, je vais me coucher énervé, parce que j'ai mis une heure à trouver une place dans le quartier, que j'ai dû pousser une Smart pour me garer, que ça m'a cassé un

feu arrière, et qu'un feu arrière, ça coûte cher. J'aurais dû la mettre au parking, seulement voilà, j'ai paumé la carte, et je ne m'en souviens qu'aux heures où les gens dorment. Demain, j'irai voir le concierge pour en commander une nouvelle. Je me mets un rappel, tiens, sur mon téléphone : carte parking, 9 h 30.

À propos de rappel, demain à 10 heures, il faut que je sois au bureau, à l'heure et en cravate, parce que pour les clients chinois, c'est cravate. Pas de somnifère, ce soir.

Chapitre 2

Le réveil, déjà... Il est 7 heures, et ça, c'est bizarre, parce que j'aurais juré l'avoir réglé sur 8. Le plus bizarre, c'est que les chiffres ne sont plus verts, mais rouges. Sous ma main, la table de nuit est plus basse que d'habitude, et les coins sont rugueux. Ma bouteille d'Évian n'est pas là, à la place il y a un magazine, un magazine épais dont la couverture glacée glisse sous mes doigts. Je ne suis pas chez moi.

Tâtonner pour trouver l'interrupteur, pendant que la radio gueule un truc qui ressemble à Madonna, ou Lady Gaga, ou Katy Perry, bref, ce n'est pas France Info. Je me lève dans le noir, je m'étonne de toucher le sol aussi vite – de la moquette, tiens – et surtout, je me demande d'où vient cette infâme odeur de pieds. Je n'ai jamais senti des pieds de ma vie, et même si j'ai assez bu pour me réveiller dans un lit qui n'est pas le mien, ça n'a jamais fait puer personne.

Le lit trop bas, trop plat, est dur comme une dalle de béton, probablement un vieux futon Ikea. Je m'agenouille sur la moquette, donne un coup sur « snooze » pour faire taire Madonna, et l'interrupteur, enfin, me tombe sous les doigts. J'allume.

Une chambre d'ado. J'ai dormi dans une chambre d'ado. Qui pue des pieds, avec des posters de gens que je ne connais pas – Nekfeu –, une télé à tube, comme quoi ça existe encore, une Playstation 3, un jean roulé en boule, un bureau en bois blanc, et une statuette de Wolverine, qui n'a pas l'air content. Moi non plus je ne suis pas content ; j'ai rendez-vous à 10 heures avec les Chinois, mes costards sont chez moi, je ne sais pas où je suis, je ne sais pas où sont mes fringues, même pas mes pompes – les seules pompes que je vois sont des espèces de Nike énormes avec « Nike » écrit en métal doré, pour ceux qui n'auraient pas reconnu la virgule.

C'est là que je me rends compte que je n'ai plus ma montre, qui pèse assez lourd pour qu'on s'aperçoive de son absence. Je pense « merde, ma Rolex », et je regarde mon bras, qui n'est pas mon bras. Un petit avant-bras malingre, tout blanc, tout rose, sans un poil, et au bout, il y a une main qui n'est pas la mienne. Des doigts fins, osseux, sans poils, sans bagues, sans rien. Et des ongles trop longs, avec du noir dessous.

Avec cette main, je touche mon visage. Mon nez me paraît pointu, mes pommettes aussi, et mes oreilles, il faut aller les chercher sous une touffe de cheveux trop lisses. Putain, je ne suis pas moi.

Un miroir, il me faut un miroir.

J'entrouvre la porte, qui donne sur un couloir obscur. Je marche sur la pointe des pieds – de grands pieds, au bout de longues jambes maigres, et plus haut, un caleçon rouge dans lequel je flotte. J'en suis à compter mes côtes quand je tombe sur la salle de bains, avec ses effluves d'après-rasage bon marché. Un coup d'œil vite fait dans le couloir –

personne –, j'entre. J'allume. Je verrouille la porte. Et je prends une grande inspiration.

Le gamin qui me regarde dans la glace doit avoir quinze ans – ou quatorze, ou seize, qu'est-ce que j'y connais, moi ? Il a l'air complètement hébété, et c'est normal, puisque c'est moi. Il est – je suis – châtain clair, avec des mèches partout. Et quand je dis partout, c'est partout, on dirait que j'ai mis les doigts dans une prise de courant. Sous cette crinière ébouriffée, mon visage est anguleux, pointu. Pointu mais joli, avec des taches de rousseur, de grands yeux bleus, de longs cils de nana. Je grimace, je souris – des fossettes –, je tire la langue. Je plisse, j'ouvre, j'écarquille les yeux. Face. Profil. Le dos, je ne le vois pas, mais je le sens sous ma main : des cheveux plein la nuque, qui n'ont pas été lavés hier, ou alors ils sont drôlement gras. D'ailleurs il y a un shampoing spécial cheveux gras, là, sur le rebord de la baignoire, le format familial, la bouteille énorme qui pèse une tonne, qui remplit la moitié de ta trousse de toilette quand tu pars en voyage. C'est un détail. Quelque chose me dit que je ne suis pas près de repartir en Thaïlande, moi.

Je m'assieds sur le bidet, je respire par saccades. Je flippe. Si c'est un cauchemar, il est très réaliste, au point de sentir l'odeur de mes pieds d'ado.

La poignée de la porte joue à vide, une fois, deux fois, et mon cœur se met à battre comme un tambour japonais.

— Alex !

C'est moi, Alex, je suppose. Et la voix de mec dehors, c'est probablement le père, le père d'Alex – celui qui utilise l'après-rasage de supermarché qui est posé là, entre un déo Narta et une lotion pour peaux acnéiques. Ce

cauchemar est un putain de cauchemar ; si je me réveille un jour, j'en ferai un bouquin.

— Alex, tu ouvres, s'il te plaît ? Je vais être en retard !

Pris de sueurs froides, j'hésite à ouvrir, d'abord parce que je n'ai jamais eu de père, et parce que je ne suis pas Alex. Mais je ne peux pas passer ma vie dans cette salle de bains bleue, entre un panier à linge en rotin et une poubelle assortie au carrelage... Je ferme les yeux, je respire, j'espère qu'en les rouvrant je serai de nouveau moi, mais non, la main sur le loquet est encore une main d'ado. Si je croyais en Dieu, je prierais.

J'ouvre.

Mon père est grand, plus grand que moi, enfin je veux dire plus grand que Maxime de Retz, un bon mètre quatre-vingts, mais moi – moi, Alex – je suis plus grand que lui. La cinquantaine grisonnante, la petite mèche, l'œil ridé à la Clint Eastwood, le père est comme le fils, plutôt beau gosse, sauf qu'il n'a pas l'air de rigoler tous les jours. Sec. Pète-sec, même.

Et il porte un pyjama. Il y a encore des mecs qui portent un pyjama.

— C'est toi ? (Il a l'air surpris.) Je croyais que c'était Alex.

Ah. Je ne suis pas Alex.

— Tu utilises la salle de bains, toi, maintenant !

Je ne dis rien, ni oui ni non, je lui passe sous le nez et je retourne vers ma chambre. Il n'a pas l'air plus surpris que ça ; normal, je suis un ado. Il prend juste un ton acide pour me lancer :

— Bonjour à toi aussi, Aubert.

Et il s'enferme.

Face à moi, dans le couloir, un petit brun me regarde avec insistance, comme s'il sentait que quelque chose ne tourne pas rond. Il a les cheveux marronnasse, bêtement lisses, des yeux de la même couleur, et un pyjama, comme son père mais trop court, avec une sorte de robot délavé dessus. Je dirais douze ans, à vue de nez.

Il attend quelque chose. Il faut que je parle.

— Alex ?, fait ma voix, qui n'est ni celle d'un mec, ni celle d'un gosse.

— Oui ?

Qu'est-ce que je peux dire à Alex, douze ans, dans son pyjama robot ?

— Euh... Rien, laisse tomber.

Il reste là, à me regarder, avec son œil inexpressif de poisson rouge ; il ne manque que le bocal. Je le frôle, il ne bouge pas. Je me glisse dans ma chambre, il me regarde toujours. Je referme la porte – sur laquelle est scotchée une feuille A4 : « Zone irradiée, entrée interdite ». J'en conclus qu'Alex est mon frère, et qu'il est bête à manger du foin.

Bon. Si c'est un rêve, pas de panique, je vais me réveiller. Sinon, c'est plus compliqué, et on va commencer par réfléchir. Je suis un ado, je m'appelle Aubert – quel nom à la con ! –, mon frère s'appelle Alex, et mon père porte un pyjama. C'est tout ce que je sais, il est 7 h 15, et je me mets à flipper très sérieusement.

Bien sûr, je pourrais aller voir Pète-sec et lui dire : « Vous allez rire, je ne suis pas Aubert, je m'appelle Maxime de Retz, j'ai quarante-trois balais et je ne sais pas ce que je fais dans ce corps. » Mais quelque chose me dit que ça ne fera qu'empirer les choses. Alors je décide d'appeler le bureau. Pourquoi ? Je n'en sais rien, je suis sous le choc, j'ai besoin d'entendre une voix familière.

Un portable. Bien sûr qu'Aubert a un portable, tous les ados en ont. D'ailleurs il est sur la table de chevet. Et merde, c'est même pas un Smartphone... Un vieux Nokia, monochrome, le truc que tu ne donnes même plus à Emmaüs, parce qu'ils ne pourront pas le vendre. Le point positif – je m'admire d'en trouver encore –, c'est qu'il n'y a pas de code sur ces vieux portables, et que je vais pouvoir appeler. Sauf qu'au moment de numéroter, j'oublie le numéro, en tout cas une partie. Je confonds : 09, 04, 60 ou 62, et si je suis sûr qu'il y a un 87, je ne sais plus où. Forcément. Plus personne ne se souvient de ses numéros, aujourd'hui : pour le bureau, je clique sur « bureau ».

Il me faut un ordi.

Celui d'Aubert n'est pas beaucoup plus jeune que son téléphone. Un Samsung d'avant le déluge, portable, plein de taches, avec un autocollant WWF, « I love les pandas ». Il met une heure à démarrer, foutu écran Windows, et je croise les doigts pour qu'il soit connecté en Wi-Fi, parce qu'il n'y a nulle part quelque chose qui ressemble à une prise Ethernet. Enfin, j'arrive sur le bureau – Windows XP, ça date de quand, ça? – constellé d'images, de dossiers, de Post-it virtuels, de vidéos, de documents, un vrai bordel, ça fait mal aux yeux. Sans parler du fond d'écran, un vaisseau spatial au milieu de cinquante planètes multicolores, c'est à vomir.

— Aubert ! Tu as cinq minutes pour descendre petit-déjeuner, fait la grosse voix de Pète-sec, derrière la porte.

Je réponds « Hmmm », et Pète-sec me menace de m'emmener au lycée sans petit-déjeuner, puisque c'est ça que je veux.

Ce que je veux, c'est du Wi-Fi ! Il n'y en a pas, bien sûr, que des réseaux protégés par mot de passe... Ah, si, voilà un

« Bbox Jérémie » avec un signal tellement faible qu'il disparaît de la liste par moments. Je me connecte. Trois longues minutes pour accéder au site des Pages Jaunes, que je mets à profit pour m'habiller avec ce que je trouve dans le placard. Un jean slim, pas assez slim pour mes jambes trop maigres – sans la ceinture, il me tomberait aux chevilles –, un tee-shirt noir col V, des chaussettes de sport blanches –, la faute de goût ultime, mais je n'en suis plus là – et les Nike noir et doré.

Petit pincement au cœur en arrivant sur le site d'Air Models, un beau site blanc et gris, qui m'a coûté un œil quand on a décidé de le refaire, il y a six mois. Je trouve le numéro dans « nous contacter », je nous contacte, sauf que bien sûr, il est huit heures moins vingt ; Virginie n'arrive qu'à 9 h 30, et ce n'est pas l'homme de ménage qui va décrocher.

— Aubert, tu viens, oui ou non ?, tonne Pète-sec.

— Oui, oui.

Ce n'est qu'à cet instant que je me rends compte de ce que je suis en train de faire, et ça réveille brutalement le tambour japonais dans ma poitrine : j'ai quarante-trois ans, je suis dans le corps d'un autre, et je me prépare à aller à l'école. Quelle école ? Je ne sais même pas comment je m'appelle ! Mais je n'ai pas le choix : assener la vérité à monsieur pyjama, c'est un aller simple pour l'hôpital psychiatrique.

Je fourre le Nokia dans ma poche, j'attrape le sac à dos Eastpak troué qui doit me servir de cartable, et le trouvant trop lourd, je le vide des trois quarts de son contenu, que je balance sur la table. Un bouquin de maths, un bouquin d'anglais, *Le Père Goriot* en édition poche, des cahiers, une trousse... Moi qui croyais qu'aujourd'hui les gamins se

baladaient avec une tablette... Rien n'a changé, en fait, et pourtant je n'ai pas revu l'école depuis plus de vingt-cinq ans.

Courte halte à la salle de bains, pour me brosser les dents avec la première brosse venue. On va dire que la mienne, c'est la bleu foncé.

— Au-ber!, crie Pète-sec en deux fois. Je compte jusqu'à trois! À trois, tu vas au lycée à pied, c'est compris?

— Ch'est compris, je réponds, en crachant du dentifrice.

Un coup de déo – faute de temps, je m'asperge les aisselles de Narta, qui pue la rose – et pour masquer l'odeur du déo, je me finis à l'après-rasage. Lavande et rose, le mélange est infect, mais tout vaut mieux que mon odeur de pieds et de sueur rance. J'aurais donné cher pour prendre une douche – et retrouver mon corps, aussi.

Un escalier, plein de photos que je n'ai pas le temps de regarder. Au rez-de-chaussée de ce qui semble être un duplex – ou une maison – je retrouve Pète-sec, en costume gris, cravate grise, qui me toise avec exaspération. Alex est là, aussi, habillé comme un clown, mais vraiment comme un clown: pantalon trop court, chaussettes en tire-bouchon, Converse jaunes, sweat-shirt trop large avec tête de dinosaure. Et le cartable à l'épaule. Il a l'air si bête, si inexpressif, que je me demande s'il n'est pas un peu attardé, ce gamin.

— En route, fait Pète-sec, fronçant les narines quand je passe à sa portée. Ma parole, tu t'es parfumé?

— Euh... ouais.

Il a un petit rire aigri.

— Aubert s'est parfumé! C'est Noël en juin, dis donc.

On traverse un salon surchargé, parquet, cheminée, moulures, tentures, meubles Louis XVI comme chez ma

grand-mère – la vraie – et même un piano à queue. Puis un couloir, sombre, au bout duquel une porte surblindée s'ouvre sur un jardin. C'est une maison. Très bourgeoise. Dans un quartier boisé, provincial, chic.

— Je sors la voiture, annonce Pète-sec, qui part en petite foulée dans le jardin, non sans avoir consulté sa montre en fronçant les sourcils.

Je regarde Alex, et Alex me regarde. Fixement. Soit il attend que je dise quelque chose, soit il m'admire profondément, et pour avoir eu des frères, je sais qu'il ne m'admire pas.

— Ça va, Alex ?

Il m'observe longuement avant de répondre.

— Oui.

Ce gamin *est* attardé.

Un break Mondeo sort du garage, avec une plaque 92 – ce qui me rassure, parce qu'au moins, on reste en région parisienne. J'ouvre la portière avant, et vu le regard terrible de Pète-sec, je la referme pour monter à l'arrière. Les yeux bleus dans le rétro me foudroient, je me garde bien de lui dire que c'est bizarre, à quinze ans, ou quatorze, ou seize, de monter à l'arrière comme un bébé.

Télécommande, le portail s'ouvre avec un bip bip bip aigu.

— Ceinture !

Alex boucle sa ceinture, moi aussi, et à cet instant, une fille en scooter sort du garage. Elle s'arrête, Pète-sec baisse sa vitre, et j'aperçois son visage : plutôt mignonne, elle est brune à en juger par les mèches qui dépassent de son casque, et ses yeux sont marron, comme ceux du petit frère. Seize ans ? Dix-huit ans ? J'arrondis à dix-sept.

— Ça va, p'pa ?

— C'est à toi qu'il faut demander ça, chérie, fait Pète-sec, qui n'est plus pète-sec, d'un coup.

— J'ai dormi dix heures, ça devrait aller !

— Prête pour ton concours ?

— Autant qu'on peut l'être, répond-elle avec un sourire.

— Je te dis merde !

Maintenant qu'il lui a dit merde, elle part en faisant bye-bye de la main, et je vois le sourire du père ému dans le rétro. Puis il croise mon regard et son sourire s'efface.

— C'est sympa, les garçons, d'avoir souhaité bonne chance à Alex pour son concours. Non, vraiment, c'est sympa, j'apprécie.

Il démarre sans attendre de réponse, et met la radio – Nostalgie – pendant que je me retourne vers mon frère. Je viens d'apprendre qu'il n'est pas Alex. Et lui aussi, il vient de l'apprendre.

Chapitre 3

Le lycée ressemble à un petit château, avec des grilles devant, comme à Versailles. Pète-sec nous a déposés au milieu d'une fourmilière d'ados, qui ont tous l'air de sortir de chez le coiffeur. Ça discute, ça papote. Et le Mondeo break – blanc, tant qu'à faire dans le moche – s'éloigne dans un craquement de boîte de vitesses. Me voilà seul avec mon frère, cartable à l'épaule, et le panneau indique boulevard d'Inkermann, Neuilly-sur-Seine. Je me suis réincarné à Neuilly... Karma pour karma, j'aurais peut-être préféré un truc plus exotique.

Une nouvelle fois, je regarde Alex, qui n'est pas Alex.

— Alex ?

Il ne répond pas. Forcément, Alex, c'est la fille au scooter, et même s'il paraît plus con qu'un balai, il l'a bien compris.

— Pourquoi tu ne réponds plus quand je t'appelle Alex ?

— N'importe quoi.

— T'as répondu, tout à l'heure.

Ses yeux se détournent, vont de ses mains à un arbre, et de l'arbre à une voiture qui klaxonne.

— Je préfère pas en parler.

Il vient de faire une phrase de plus de deux mots, ça me rassure, et m'encourage à aller plus loin.

— Pourquoi ? Y a un truc qui va pas ?

— Je veux pas en parler.

Paniqué, le petit frère. Ses mains tremblent, sa voix aussi. Il regarde le troupeau d'ados comme s'ils allaient le manger tout cru. On croirait un mouton jeté dans une cage aux lions. D'ailleurs, un petit groupe l'a repéré, avec son sweat dinosaure, ça commence à rigoler sec.

— Tu croyais que tu t'appelais Alex, c'est ça ?

— Bien sûr que non ! T'es malade.

Je le regarde au fond des yeux ; je veux savoir s'il est comme moi, ou s'il n'est qu'un abruti. Ou les deux.

— Dis-moi comment tu t'appelles, alors.

— Arrête tes conneries !

« Arrête tes conneries ? » C'est tout ce qu'il trouve à répondre... Idiot ou pas, le petit frère est comme moi. J'en mettrais ma main au feu – au pire je me trompe, je m'en fous, c'est pas ma main, c'est celle d'Aubert, avec ses ongles sales.

— T'as pas la moindre idée de ce que tu fous dans ce corps, hein ?

Le soulagement détend ses traits d'un coup, ça crève les yeux.

— Comment tu sais ?

— Je m'appelle Maxime, j'ai quarante-trois balais, et je me suis réveillé... là-dedans.

— Enchanté, dit-il en riant – jaune. Moi, c'est José.

On se serre la main, sous l'œil narquois des gamins qui gloussent devant son sweat.

— Et ton nom... Je veux dire ton nom d'ado, c'est quoi ?

— J'en sais rien.

— T'as regardé dans ton sac ?

— Non.

À genoux, il fouille son cartable, dont il sort des cahiers, des livres, un devoir de maths. Seize sur vingt, au stylo rouge. Avec la mention « excellent ! ». Je me penche pour lire le nom : Quentin. Quentin Mazel. Ce qui veut dire que je suis Aubert Mazel. Ça ne me dit absolument rien.

— On se casse ?, fait-il soudain.

— Pour aller où ?

— Ben, chez nous... Moi j'habite dans le XV^e. Cambronne.

— Tu comptes rentrer chez toi comme ça ?

Il se décompose. Il n'y a pas pensé. Il *est* idiot.

— Je suis marié. J'ai une vie, moi.

— Moi aussi, j'ai une vie, *Quentin*. Mais je me vois mal la reprendre dans la peau de ce gamin.

— J'expliquerai tout à ma femme...

Difficile de s'empêcher de se marrer, même dans un moment pareil. D'ailleurs je me marre.

— Tu vas lui dire quoi, à ta femme ? « Salut, tu ne m'as jamais vu, j'ai douze ans, et je suis ton mari ? » Le seul truc moins crédible, ce serait que tu te réincarnes en chien.

— Tu trouves ça drôle !, aboie-t-il. T'es pas marié, je parie.

— Divorcé.

— T'as des enfants ?

— Non.

— Tu vis avec quelqu'un ?

— Non.

Il hoche la tête d'un air de reproche, comme si j'étais tenu de souffrir autant que lui.

— Et tes parents?, insiste-t-il. T'as pensé à tes parents?

— Ils sont morts, mes parents.

— Eh ben, t'as de la chance.

— Si on veut.

C'est étrange, je n'avais jamais pensé qu'en disparaissant, je ne manquerais qu'à mes employés. Et à quelques potes.

Dans ma poche, le vieux Nokia vibre. Un message subliminal: «Trop lol ton frère.» Trop lol, mon frère? Assis sur un scooter, un petit brun grassouillet, chemise ouverte et mocassins, me fait de grands signes en rigolant.

— Quoi?, fait Quentin. Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a que mes copains – je suppose – se foutent de ta gueule parce que tu portes un sweat dinosaure.

— Putain, mais qu'est-ce qu'on en a à battre, de ce sweat-shirt à la con? J'ai une famille, moi, j'ai rien à foutre dans ce corps de gamin!

— Moi non plus, vieux, moi non plus.

Le voilà qui aperçoit mon Nokia, et le contemple comme le saint Graal.

— Donne ton tel! Donne! S'te plaît... Faut que j'appelle ma femme.

— Si tu veux mon avis, c'est pas une bonne idée...

C'est peut-être pas une bonne idée, mais il me l'arrache des mains, si fébrile qu'il s'y reprend à trois fois pour composer son numéro. Lui, au moins, il le connaît par cœur.

Je fais mine de m'éloigner pudiquement, mais à peine il dit «allô», que mon oreille vient se coller à la sienne. Il demande à parler à Karine. Il attend. Puis balance: «Chérie, c'est moi, c'est José», sans ambages. Il retient sa

respiration, répète « c'est José », et ajoute « mon amour ». Silence. Un silence terrible, suivi d'une diatribe furieuse, aiguë, dont je ne saisis que quelques mots, et pas forcément les plus aimables. Le petit frère pâlit, bégaye, tente de caser deux ou trois « mais chérie », puis regarde le téléphone avec ses yeux ronds de poisson rouge.

— Merde, elle a raccroché.

— Mets-toi à sa place, je réponds en rigolant, mais il n'a aucune envie de rire.

Il s'assied là, par terre, à côté de son cartable, et se met à pleurer. Une aubaine pour ses fans, dont le groupe s'épaissit ; il y en a même qui prennent des photos avec leur téléphone. Le naze au sweat dinosaure pleure, je présume qu'à leur âge, ça m'aurait fait rire aussi.

— Tu la rappelleras, lui dis-je en tapotant son épaule – j'ai toujours été nul pour consoler les gens qui pleurent.

— Tu comprends pas, putain !

— Mais si, je comprends. Je te rappelle que je suis dans un ado, moi aussi, et ça ne m'éclate pas plus que toi.

Il lève sur moi des yeux rougis par les larmes.

— Non, tu comprends pas. Je suis mort !

Chapitre 4

Si José est mort, moi aussi. Sûrement. En attendant, j'essaie de comprendre où se trouve la seconde E2, dans ce foutu dédale. *Ils* auraient pu me réincarner un mois plus tard ! Fin juin, tous ces morveux sont en vacances, et moi j'aurais juste eu à dealer avec papa pète-sec et la grande sœur en scooter. Au lieu de ça, je baigne dans les ados, ça sent l'ado partout, ça me soulève le cœur.

Ah, un adulte.

— S'cusez-moi, m'sieu ? (J'improvise l'ado comme je peux.) La seconde E2, elle a cours dans quelle salle ?

— Très drôle, Mazel.

Il hausse les épaules, le con, et s'en va avec un sourire condescendant.

— Mais m'sieu !

M'sieu ne veut plus rien entendre, il ne prend pas la peine de se retourner, et le voilà reparti vers un groupe de gamines, qui planquent aussitôt leur paquet de clopes.

— Hep, mesdemoiselles !

Forcément. Il me connaît. Il sait que depuis un an j'ai cours le même jour, à la même heure, dans la même classe.

Début juin, t'as beau être un cancre, t'as eu le temps de t'habituer.

Depuis que la cloche a sonné – putain, elle ne m'avait pas manqué, celle-là – les couloirs se vident à vitesse grand V. Les ados en file indienne se déversent dans les salles de classe, avec leurs coiffures en pétard et leurs baskets énormes. Il y a des pompes de ville, aussi, et pas de chez la Halle aux chaussures... Les nanas se recoiffent, toutes : une main, une mèche. Et ça rigole, et ça glousse, parce qu'un ado, ça glousse.

J'ai carrément envie de ressortir en courant, d'aller réfléchir au calme sur un banc, sous un arbre, sauf que ça ne m'aidera pas, que je ne comprendrai pas plus ce que je fous dans ce corps, et surtout, je n'ai rien en poche. Rien, nada. Pas un euro. Pas même de quoi prendre le métro. Et pour aller où ? Chez Karim ? Pour lui dire : « On dirait pas, mais c'est moi » ? Avec tout ce que je sais de lui, avec tout ce qu'il sait de moi, il serait vite convaincu, mais c'est pas comme ça que je pigerai quelque chose à ce qui m'arrive. Et puis bon, Karim s'est marié la semaine dernière, il n'a pas besoin d'un pote à domicile, dans le corps d'un ado fugueur.

Et voilà que mon clone me donne une grande claque dans le dos.

— Aub ! Kes' tu fous ?

Aub. Le diminutif le plus con de l'Histoire.

— Boah, je dis, en me rappelant qu'à mon époque, les ados échangeaient plus de meuglements que de mots.

— Vas-y, bouge, Barouin va nous tuer !

J'emboîte le pas à mon clone, qui grimpe l'escalier quatre à quatre, en gloussant « p'tain » tous les deux pas, donc toutes les huit marches. P'tain fait à peu près ma taille, il a la

même coupe « je sors d'un manga fashion », le même visage pointu, les mêmes jambes maigres, les mêmes Nike noir et doré, et un Eastpak, lui aussi, mais bleu. Sauf qu'il est moche. C'est moi, en moche.

— P'tain, faut que j'te raconte !

C'est la dernière chose qu'il me lance avant de frapper à la porte de la salle 220, un teaser dont il est tout fier, l'imbécile, alors que si moi, je lui racontais, il n'aurait plus qu'à s'allonger chez un psy pour les dix ans à venir. Mon pote n'est plus mon pote, dans son corps, il y a un vieux de quarante ans qui a monté une agence de mannequins. Et qui est mort. Enfin, on suppose qu'il est mort.

Toutes les têtes se tournent vers moi. Vers nous. Trente ados, trente coupes de mangas – ah non, il y a aussi quelques losers, des geeks avec des lunettes, des gros aux cheveux gras. Les nanas sont jolies, très jolies, on dirait qu'elles ont vingt ans. Ah non, il y a aussi les ingrates, l'œil éteint, le sourire niais, blindées d'acné sous le fond de teint.

Il n'y a plus que deux places libres, et ça tombe bien, parce que P'tain s'assied en premier. Je l'imite, je pose mon Eastpak par terre, et j'en tire un cahier au pif.

— P'tain, trop cool, Barouin est pas là!, chuchote P'tain à mon oreille, dans laquelle il réussit à postillonner.

Je m'essuie l'oreille tout en regardant le prof sur son estrade. Qui n'est pas Barouin. Et qui donc, ne me connaît pas.

— Bonjour, dit le bonhomme.

— Bonjour m'sieu, répond la classe, et là, je me dis qu'on est vraiment à Neuilly.

C'est un prof comme on l'imagine : maigre, sec, sans âge – quarante ? cinquante ? – avec une veste verdâtre sur une chemise beige. Pantalon beige, chaussures caramel, genre

Méphisto, et une pseudo-barbe disséminée, à la fois noire, blanche et rousse. Le genre qui pue la clope roulée, même en photo.

— Je suis monsieur Kerven, je remplace madame Barouin qui est souffrante, et qui malheureusement ne pourra plus assurer les cours jusqu'à la fin de l'année.

Chahut. Ah, je me disais bien que même à Neuilly, l'école de Pagnol, les palmes académiques, les bons points et les images, c'est fini.

— Trêve de réjouissances, plaisante Kerven. Nous allons reprendre les cours où madame Barouin s'est arrêtée, c'est-à-dire...

Il se colle une paire de lunettes en écaille sur le nez – comme ça, la caricature est parfaite – et il se perd dans un énorme cahier bourré de pattes de mouche.

— C'est-à-dire... Oh, et puis je vais vous poser la question. Après tout, vous êtes mieux placés que moi pour savoir où vous en êtes restés.

Rires. Puis silence. Ce silence un peu lourd, qui a poussé des générations de cancre à baisser la tête en se répétant silencieusement : « Pas moi, pas moi. » Aujourd'hui je fais pareil, ça me ferait presque sourire – ah, les années quatre-vingt-dix – mais c'est surtout pour éviter de me faire remarquer : je ne sais rien d'Aubert Mazel, rien de rien. Timide ? Déluré ? Frondeur ? Complexé ? Agressif ? Prétentieux ? Si on me demande de parler, il n'y a pas une chance sur cent pour que je dise ce qu'Aubert dirait à ma place.

C'est une « mademoiselle Andretti » qui s'y colle. Une gamine insipide, avec un top bleu layette et une frange trop courte. Elle explique, mal, un truc sur les philosophes des

Lumières, qui étaient vraiment des gens cool, en tout cas face à l'absolutisme des méchants rois.

— Les fondements de la Révolution française, dit monsieur clope roulée, en retrouvant comme par magie la page qu'il cherchait dans son cahier. Merci mademoiselle Andretti.

De nouveau, il promène un regard inquisiteur sur la classe. C'est dingue, ça doit être le syndrome de Pavlov, mais je réussis à flipper presque autant qu'il y a vingt-cinq ans. « Pas moi, pas moi. »

— Alors... Une bonne âme pour nous expliquer un peu le rôle des Lumières dans la naissance de l'esprit révolutionnaire ?

Tête baissée, j'observe mes nouveaux congénères. Certains gloussent, pour changer. D'autres s'envoient des SMS de table en table, et je constate qu'Aubert Mazel est bien le seul à se trimballer un Nokia d'il y a dix ans. Une petite blonde regarde Kerven bien en face : interroge-moi, interroge-moi... Je reconnais son tee-shirt, j'ai acheté le même chez Maje, pour une nana qui m'a plaqué deux jours plus tard. 95 euros en soldes. Je me sens vieux con, tout à coup ; si c'était ma fille, elle irait acheter ses tops chez H&M. Non mais.

Les lunettes en écaille passent sur moi comme si je n'existais pas, pour s'arrêter sur pire que moi : un cancre qui clignote, à force de vouloir passer inaperçu. Physiquement, il fait moins gamin que les autres : silhouette sportive, cheveux noir corbeau, jean gris, tee-shirt gris, baskets grises, et la mine aussi grise que le reste. Il baisse tellement les yeux qu'on ne voit que lui.

— Le jeune homme, là-bas, au fond... Oui, celui qui fait semblant de ne pas m'entendre... — Kerven sourit,

magnanime – et qui va se présenter, parce que je ne connais encore personne.

Le brun lève un œil noir, pose les coudes sur la table et croise les doigts avec indolence. Lui, c'est le rebelle de la classe.

— David Stern.

— Monsieur Stern, dites-nous un peu en quoi les philosophes des Lumières ont contribué à la vague révolutionnaire.

Silence. David Stern, mi-James Dean, mi-Terminator, affiche ouvertement son mépris, tout en regardant le prof au fond des yeux. Son petit jeu amuse beaucoup le troupeau d'ados, qui se met à glousser en chœur.

— P'tain, comment il abuse, chuchote P'tain, au comble de l'excitation.

Souriant, Kerven retire ses lunettes, avec l'air de celui qui n'en est pas à son premier Che Guevara.

— Monsieur Stern ? Désirez-vous que je reformule la question, ou dois-je considérer que vous n'en savez rien ?

— Qu'est-ce que vous voulez entendre ?, répond Stern. Que « l'ami Jean-Jacques », avec son bon sauvage, a ouvert les yeux des braves gens ? Que les encyclopédistes ont mis le savoir à la portée de la ménagère ? Que de la philosophie naissent les lumières, et des lumières un monde plus juste ? Je vous le dis, si ça vous amuse.

— Ça ne « m'amuse » pas, monsieur Stern, s'amuse monsieur clope roulée. Si vous avez une autre théorie, je serai ravi de l'entendre.

Le brun pose son menton sur ses mains croisées, une vraie tête à claques.

— On nous bassine avec 1789, le peuple qui se libère, qui brise les chaînes de l'absolutisme... Merci les Lumières, tout ça, tout ça... Sauf que le peuple, quand il prend la

Bastille, il s'en carre, de l'absolutisme ; ce qu'ils veulent c'est de la poudre, parce qu'ils ont des fusils, et rien à mettre dedans. La seule chose qui les pousse, c'est que leur assiette est vide.

— C'est... intéressant, fait Kerven en fronçant les sourcils. Vous approfondirez ça dans votre prochain devoir.

Nouveau silence, et là, plus personne ne glousse. Le mot « devoir » paralyse l'ado comme le mot « radar » fait lever le pied droit. Nouveau postillon dans mon oreille :

— P'tain, Stern, il va prendre cher !

Joignant le geste à la parole, mon insupportable camarade mime une gifle imaginaire en imitant le bruit de « je prends cher » : chlaaaa !

Kerven intime le silence, quand enfin sonne la cloche libératoire. Peu importe ce qui arrivera à Che Guevara quand il rendra son devoir : chla ou pas chla, moi je suis passé entre les mailles. Pour l'heure, personne ne semble avoir remarqué que je ne suis pas Aubert Mazel.

Dans le brouhaha de la classe qui se lève, le prof met ses mains en porte-voix.

— Monsieur Stern, vous viendrez me voir après le cours.

Le brun acquiesce d'un signe de tête ; les autres le regardent comme un héros de guerre.

— Roh là là là là ! glousse P'tain. J'aimerais trop pas être à sa place !

— Moi non plus. Trop pas.

Devant l'estrade, Stern, les mains dans les poches, fait ostensiblement la gueule en attendant qu'on lui tire les oreilles. Kerven n'a pourtant pas l'air bien méchant, il s'étonne juste : « Pour quelqu'un qui a cinq de moyenne, je vous trouve très pertinent... » Stern répond laconiquement

– mouais, bof, chais pas – et je m’apprête à sortir, quand je remarque, sous le bureau, une vieille serviette de cuir usé. Le sac de prof par excellence. Le truc qui ne s’achète nulle part, ça doit se transmettre de père fonctionnaire en fils fonctionnaire. Machinalement, j’y jette un œil, je ne sais même pas pourquoi ça m’intéresse, peut-être parce que je me suis tellement persuadé que ce mec roule ses cigarettes, que j’ai envie d’y voir un paquet de tabac.

Vu d’ici, il n’y a pas de tabac dans le sac de Kerven. Il y a des papiers, des bouquins, et une crosse de revolver.

Chapitre 5

— Air Models, bonjour!

Le ton est assez jovial pour en conclure que je ne suis pas mort, ou que Virginie ne sait pas encore que je suis mort. Derrière moi, c'est la récré, ça piaille comme une basse-cour, et même en me bouchant une oreille, je n'entends rien. J'ai envie de hurler « vos gueules! » – et de me débarasser de ce Nokia pourri – mais je n'en fais rien.

— Bonjour madame, je voudrais parler à Maxime de Retz, siouplé.

— Max? Il n'est pas encore arrivé, vous êtes monsieur?

— J'appelle de la part de Karim Saïdi, il m'a dit de le contacter pour lui montrer mon book.

Rien de plus crédible qu'un mannequin recommandé par un photographe, d'ailleurs cette pauvre Virginie perd trois minutes à me donner le mail de l'agence, l'adresse de l'agence, et précise qu'il faut envoyer un composite, mais pas de photos. Moi, je dis « oui... oui... oui », en faisant semblant de noter, et tout d'un coup, je ne sais même pas ce qui me prend, je dérape, avec une question qui n'a rien à faire là.

— M'sieu de Retz n'avait pas un rendez-vous à 10 heures ce matin ?

Je ne dis pas « avec les Chinois », mais c'est déjà un pavé dans la mare.

— Qui est à l'appareil ?

Je raccroche. J'ai limite envie de jeter ma carte SIM dans le caniveau, comme si Virginie allait alerter le RAID pour un ado qui pose une question bizarre. Déjà, je ne sais pas pourquoi j'ai appelé le bureau. Je voulais m'assurer que j'étais mort, moi aussi.

— Maxime !

Je sursaute, mais ce n'est que mon frère, qui est assez con pour m'appeler par mon vrai nom.

— Ne m'appelle pas comme ça, putain.

— Oui, bon, Aubert. Ça fait une heure que je te cherche !

— J'étais en cours – le fait de dire ça me fait un drôle d'effet, j'ai l'impression d'être *vraiment* un gamin.

— Il m'arrive un truc de dingue !

Je l'attrape par la manche de son sweat dinosaure, pour l'entraîner à l'écart du troupeau. Et je chuchote parce qu'on ne sait jamais.

— Quentin, il se passe des trucs bizarres ici. On est dans la quatrième dimension : le prof d'histoire se balade avec un flingue !

L'info n'a pas l'air d'émouvoir le petit frère, mais pas un instant.

— Bah, l'école aujourd'hui... C'est plus comme avant, les profs se font poignarder.

— Pas à Neuilly.

— Écoute, j'en sais rien, moi, ça se trouve, il est parano. Tu veux pas que je te dise mon truc de dingue ?

